

FRANCE-AMÉRIQUE

For the Modern Francophile • Since 1943 • Bilingual

JULY-AUGUST 2023 Volume 16, No. 7 USD 19.99 / CAD 25.50



FA **La Marseillaise,
un morceau de France
libre à Manhattan**

BASTILLE DAY The French
Revolution, an Eternal Fantasy

DANIEL BOULUD Reinventing
Breakfast at Tiffany's

ANNA POLONSKY
The French Food Design Pioneer

CHARTREUSE Victim of Its Own
Success in the United States

FRANÇOISE SAGAN
A Literary Escape to Key West

SARAH BERNHARDT
A French Superstar in America

Anna — Coleman Ladd —

TEXT CLÉMENT THIERY FR-ENG TRANS. ALEXANDER UFF

La sculptrice américaine qui réparait les soldats sans visage

Pendant la Première Guerre mondiale, Anna Coleman Ladd – née il y a 145 ans ce mois-ci – s'installe à Paris et façonne des masques pour ces hommes que la guerre a privés d'identité. Grâce à ses talents d'artiste, une centaine de « gueules cassées » reprendront goût à la vie.

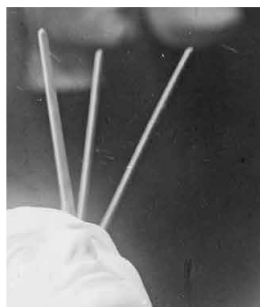
The American Sculptor Who Rebuilt Faceless Veterans

During World War I, Anna Coleman Ladd – born 145 years ago this month – moved to Paris and made masks for men whose physical identities had been ripped apart by the conflict. Thanks to her artistic talents, around 100 disfigured veterans were given a new lease on life.



Anna Coleman Ladd apporte les dernières touches au masque de M. Caudron, à Paris, en 1918.

Anna Coleman Ladd putting the finishing touches to Mr. Caudron's mask, Paris, 1918.
All photographs: © American Red Cross/Library of Congress



■ Charles Victor porte sur lui ses souvenirs de la Grande Guerre : quatre médailles et une atroce blessure au visage. Touché par l'explosion d'une grenade, il est l'un des patients d'Anna Coleman Ladd et lui exprime sa reconnaissance en 1920. Il est alors facteur à Orphin, au sud-ouest de Paris. « Je vous remercie de tout mon cœur de la belle œuvre que vous avez laissée en France », écrit-il dans une lettre conservée par la Smithsonian Institution à Washington. « Toute notre vie, nous penserons à [...] nos bons amis de la grande Amérique qui ont été si bons et généreux pour les mutilés français. »

Artiste réputée en son temps, la sculptrice américaine a exposé ses œuvres néoclassiques à Washington, à Philadelphie et à New York. Cependant, la facette la plus touchante de son œuvre n'a jamais attiré les galeristes : les prothèses qu'elle a créées, pendant onze mois à Paris, pour aider les hommes défigurés par les combats. Un dévouement qui lui vaudra de recevoir, sept ans avant sa mort en 1939, les insignes de chevalier de la Légion d'honneur. « Si vous saviez combien c'est bon de travailler pour une telle œuvre », dit-elle à un journaliste qui visite son atelier pendant la guerre. « Et quelle récompense de semer la joie ! Un de mes petits soldats, qui venait

de se servir de son masque pour la première fois, me disait l'autre jour : 'Je suis sorti ! Maintenant, on ne me regarde plus.' »

Le martyr des soldats mutilés

Impossible de ne pas les voir. Dans les rues de Paris et de province, ils portent comme une croix les séquelles de cette guerre d'un genre nouveau, mondiale, à grande échelle, industrielle. Artillerie lourde, projectiles explosifs, shrapnels dévastateurs et autres mitrailleuses capables de tirer 600 balles à la minute ont meurtris les corps à un rythme sans précédent. En France, la Grande Guerre a fait quatre millions de blessés, dont plus d'un million d'invalides. Parmi ces derniers, ●●●



86

3934



3937

■ Charles Victor wore his memories of the Great War – four medals and a terrible facial wound. After being caught in a grenade explosion, he became one of Anna Coleman Ladd's patients and expressed his gratitude to her in 1920. At the time, he was a mailman in Orphin, southwest of Paris. "I offer you my sincere thanks for the exceptional work you have left in France," he wrote in a letter, which is now kept at the Smithsonian Institution in Washington D.C. "All our lives, we will think of [...] our good friends from the great America who have been so kind and generous to France's war wounded."

A renowned artist in her time, the American sculptor exhibited her Neoclassical works in Washington D.C., Philadelphia, and New York

City. Yet gallerists were never interested in the most moving aspect of her work: prosthetics she created during an 11-month stay in Paris to help mutilated soldiers returning from the war. In 1939, seven years before her death, this dedication earned her the Légion d'Honneur. "I can't explain how good it feels to work on this sort of project," she said to a journalist visiting her studio during the war. "And how rewarding it is to spread such joy! The other day, one of my little soldiers used his mask for the first time, and he told me: 'I went outside, and no one stares at me anymore!'"

The Suffering of Mutilated Soldiers

They were impossible to miss. From the streets of Paris to rural French towns,

the wounded bore their marks like a cross. Scars from a new type of war, a global, large-scale, industrialized conflict. Heavy artillery, explosive projectiles, devastating shrapnel, and machine guns capable of firing 600 rounds a minute had maimed and mutilated at unprecedented levels. In France alone, the Great War left four million injured, more than a million of whom subsequently lived with a disability. Some 15,000 in this latter group had facial wounds, and were referred to as *les mutilés de la face* or *les gueules cassées* (literally, "the broken faces").

"It is not uncommon to see truly horrifying cases, with faces more or less completely torn away by exploding shells," wrote a surgeon in 1917. "The nose and maxilla are replaced with ●●●

15 000 souffrent de lésions au visage : on les appelle « les mutilés de la face », « les gueules cassées ».

« On voit parfois des cas tout à fait épouvantables, des arrachements plus ou moins complets de la face par éclat d'obus », écrit un chirurgien en 1917. « Le nez, le massif maxillaire supérieur sont remplacés par un trou béant, au fond duquel on aperçoit le pharynx largement ouvert et l'épiglotte. » Quelques années auparavant, la plupart de ces soldats seraient morts sur le champ de bataille. Mais avec la Première Guerre mondiale, les premiers secours ont fait de fulgurants progrès. Infirmiers et médecins militaires sont maintenant capables de traiter les victimes, réduisant les risques d'hémorragie, d'asphyxie, d'infection et de gangrène, avant de les transporter vers un hôpital spécialisé.

Les cas les plus sévères arrivent au Val-de-Grâce, à Paris, où « le service des baveux » occupe trois étages. Marc Dugain y situera son roman *La Chambre des officiers* (1998). La chirurgie reconstructrice a elle aussi fait d'importantes avancées : au prix de longues et douloureuses opérations,



les patients reçoivent des greffes – d'os, de cartilage, de maxillaire supérieur, de peau – dans l'espoir de redonner une forme humaine au visage. Les médecins, comme s'ils évoquaient un chantier, parlent de « consolidations » et de « finitions ». Les blessés les plus caustiques, quant à eux, fondent un journal : *La Greffe générale*.

L'art au service de la médecine

C'est là qu'intervient Anna Coleman Ladd. En 1917, elle vit à Boston lorsqu'elle découvre un article sur le Tin Nose Shop : l'atelier des nez en étain. Dans un hôpital de Londres, le capitaine anglais Francis Derwent Wood façonne des masques métalliques sur-mesure, plus légers, plus confortables et plus esthétiques que ceux en caoutchouc ou les bandeaux de tissu que l'on distribue alors aux mutilés à court d'options. « Mon travail commence lorsque le travail du chirurgien est terminé », écrit-il dans la revue médicale *The Lancet*. « Je m'efforce, grâce à mes compétences de sculpteur, de rendre le visage d'un homme aussi proche que possible de ce à quoi il ressemblait avant d'être blessé. »

« Je m'efforce, grâce à mes compétences de sculpteur, de rendre le visage d'un homme aussi proche que possible de ce à quoi il ressemblait avant d'être blessé. »

Galvanisée par l'entrée en guerre de son pays, l'Américaine se met en tête d'ouvrir un atelier similaire en France. Sculptrice elle aussi, formée entre Paris et Rome, elle s'est taillé une solide réputation au sein de la haute société bostonienne et signera en 1915 une fontaine de bronze pour l'Exposition universelle de San Francisco. Elle met à profit les connections de son mari, pédiatre diplômé de Harvard, et entame des négociations avec la Croix-Rouge américaine. Son vœu est exaucé : Anna Coleman Ladd traverse ●●●



a gaping hole, at the bottom of which the open pharynx and the epiglottis are visible." Several years previously, most of these soldiers would have died on the battlefield. However, World War I had led to incredible medical progress. Medics and military doctors were now capable of treating victims while reducing the risk of hemorrhage, asphyxiation, infection, and gangrene before transporting them to a specialist hospital.

The most serious cases were sent to the Val-de-Grâce in Paris, where the darkly nicknamed *le service des baveux* ("the slobber ward") spanned a full three floors. Marc Dugain set his 1998 novel *The Officers' Ward* there. Reconstructive surgery had also benefited from considerable advances, and patients underwent long, painful operations to receive grafts and transplants – of bone, cartilage, upper jaws, and skin – in the hope of restoring the shape of a human face. As if referring to a construction site, the doctors spoke of "consolidations" and "finishing touches," while the most acerbic patients founded a newspaper called *La Greffe générale* ("The Daily Graft").

Art in the Service of Medicine

This is where Anna Coleman Ladd came in. In 1917, while living in Boston, she discovered an article about the Tin Nose Shop. Working out of a hospital in London, English captain Francis Derwent Wood was creating bespoke metal masks that were lighter, more comfortable, and more aesthetically pleasing than the rubber models or strips of fabric given to mutilated soldiers as a last resort. "My work begins when the work of the surgeon is completed," he wrote in the *Lancet* medical journal. "I endeavor by means of the skills I happen to possess as a sculptor to make a man's face as near as possible to what it looked like before he was wounded."

Inspired to action after her country joined the war, the American artist decided to open a similar space in France. As a sculptor trained in Paris and Rome, she had carved out a solid reputation within the Boston smart set, and had created a bronze fountain for the 1915 Panama-Pacific International Exposition in San Francisco. Her husband, a Harvard-educated pediatrician,



introduced her to his contacts and she entered into negotiations with the American Red Cross. Her prayers were answered, and Anna Coleman Ladd crossed the Atlantic in December 1917. While her husband ran a dispensary near the frontline in Meurthe-et-Moselle, she contacted her colleague in London and started learning to make masks.

In the spring of 1918, the Studio for Portrait Masks opened in the Montparnasse neighborhood of the French capital. To promote the opening, the American Red Cross – which also set up several functional and professional rehabilitation centers for disabled veterans in France – sent a memo to hospitals and published advertisements in the press. *Le Petit Journal* picked up the news and published the following: "Mrs. Maynard Ladd, the American artist who makes masks for individuals with facial mutilations, resides at 70 bis Rue Notre-Dame-des-Champs. This is where surgeons and those wounded in the war, discharged or otherwise, may enquire." ●●●



l'Atlantique en décembre 1917. Pendant que son époux prend la tête d'un dispensaire en Meurthe-et-Moselle, non loin du front, elle commence une correspondance avec son collègue de Londres et se forme à la production de masques.

Au printemps 1918, le Studio for Portrait Masks ouvre ses portes dans le quartier de Montparnasse. Pour faire passer le mot, la Croix-Rouge américaine – qui organisera plusieurs centres de rééducation fonctionnelle et professionnelle en France à destination des invalides de guerre – a diffusé un communi-

qué dans les hôpitaux et des petites annonces dans la presse. *Le Petit Journal* relaye ainsi l'information : « Mme Maynard Ladd, l'artiste américaine, qui exécute les masques pour les mutilés de la face, habite 70 bis rue Notre-Dame-des-Champs. C'est là que pourront s'adresser chirurgiens et mutilés, réformés ou non. »

L'atelier des gueules cassées

Au troisième étage, une affiche indique la porte : « Mme Maynard Ladd, artiste sculpteur ». L'Américaine accueille ses patients dans une pièce baignée de lumière

et décorée avec simplicité. Ici, des statuettes sur une table ; là, quelques plantes vertes, un tapis et une bannière étoilée. Les soldats attendent leur tour dans des fauteuils en rotin. Anna Coleman Ladd prendra d'abord une empreinte en plâtre de leur visage, avant de combler les zones manquantes en s'aidant d'une photo d'avant-guerre. Ce moule, comme ceux qui sèchent, accrochés au mur en une rangée de rictus immobiles, servira de modèle.

On viendra y déposer une fine couche de cuivre argenté : c'est l'étape de la galvanoplastie, accomplie par l'orfèvre parisien Christoffle. Viennent ensuite les essais et les ajustements. L'artiste utilise un pinceau et de la peinture importée des États-Unis pour restituer la pigmentation de la peau et celle de la barbe ou de la moustache. Au total, un minimum de vingt jours de travail est nécessaire. Le masque terminé, d'environ 120 grammes, est maintenu sur le visage avec un élastique ou grâce à une paire de lunettes factice ●●●



(c'est le cas du modèle que porte le personnage de Richard Harrow dans la série *Boardwalk Empire*). La bouche est laissée entrouverte pour permettre au blessé de parler... et de fumer !

Si les historiens tendent aujourd'hui à relativiser l'utilité de ces épithèses, fragiles, malgré tout inconfortables et produites en trop faible quantité, leur impact psychologique sur les soldats défigurés est considérable. Les hommes, souvent isolés et repliés sur eux-mêmes, osent de nouveau sortir en public et renouent avec leur famille. Dans de touchantes lettres, ils donnent à Anna Coleman Ladd des nouvelles de leur convalescence, de leur femme, de leur famille qui s'agrandit. « C'est grâce à vous que je puis revivre », écrit Marc Maréchal, membre d'une association de mutilés à Castres, dans le sud de la France. « C'est grâce à vous que je ne suis pas enterré dans le fond d'un vieil hôpital d'invalides. »

« Une quasi-résurrection »

Pour promouvoir son œuvre, la Croix-Rouge américaine diffuse des portraits pris avant et après l'intervention d'Anna Coleman Ladd et de ses collaborateurs, parmi lesquels les artistes français Jane Poupelet et Robert Wlérick. La presse est stupéfaite. « [Les blessés] sauront [...] que si la science ne peut plus rien pour eux », écrit le reporter du *Petit Journal*, « l'art leur apporte l'espoir – et mieux encore, la certitude d'une quasi-résurrection ». Quelques jours plus tard, *La Petite République* visite à son tour l'atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs et titre en première page : « Au pays du merveilleux : l'art au service de la charité ».

Le Studio for Portrait Masks fermait ses portes après une centaine de prothèses et sera transféré à l'hôpital du Val-de-Grâce en octobre 1919. Quant à Anna Coleman Ladd, elle est rentrée aux États-Unis et a repris son travail de sculptrice. Elle n'oublie pas la guerre pour autant. Une infirmière lui écrit d'un camp militaire de l'Iowa et lui demande des conseils pour fabriquer des masques à son tour. Entre deux statues inspirées par la mythologie, elle livre aussi des monuments aux morts, comme le saisissant bas-relief *Night* : une commande de l'association des vétérans de Manchester, dans le Massachusetts, il représente un corps meurtri prisonnier des barbelés. Comme un ultime hommage aux victimes de la guerre.

Le masque des gueules cassées a depuis marqué la culture populaire. En 1925, la version hollywoodienne du *Fantôme de l'Opéra* remplace le loup vénitien du roman de Gaston Leroux (1910) par une prothèse faciale. Un accessoire repris par la comédie musicale qui arrive à Broadway en 1988. Plus récemment, dans son roman *Au revoir là-haut* (2013), Pierre Lemaitre imagine un jeune soldat défiguré qui décore son masque pour en faire d'extravagantes œuvres surréalistes. À propos de son travail à Paris et de ses patients sans visage, Anna Coleman Ladd dira simplement : « Ils n'ont jamais été traités comme s'il y avait un problème chez eux. Nous avons ri avec eux et les avons aidés à oublier. C'est ce qu'ils venaient chercher et appréciaient profondément. » ■



The War Veterans' Workshop

On the fourth floor, a sign showed visitors to the right door: "Mrs. Maynard Ladd, artist-sculptor." The American woman received her patients in a modestly decorated room bathed in natural light. Several statuettes stood on a table, while a few green plants, a rug, and a star-spangled banner completed the aesthetic. Soldiers would wait their turn sat in wicker chairs. Anna Coleman Ladd first took a plaster cast of their faces before filling in the missing features using photos taken before the war. This mold would be added to the line of frozen grimaces drying on the walls and was used as a model.

Parisian silverware company Christofle then took care of electroplating, in which a fine layer of silver-copper alloy was applied to the cast. The soldier then tried on the mask before returning it for adjustments. Anna Coleman Ladd used a brush and paint imported from the United States to recreate the pigmentation of the skin, the beard, or the mustache. In total, each mask took at least 20 days to complete. The final piece weighed in at around 4 ounces, and was held on the face with a rubber band or a false pair of glasses (this latter style is the one worn by Richard Harrow in the show *Boardwalk Empire*). The mouth was designed to be slightly

“Anna Coleman Ladd first took a plaster cast of their faces before filling in the missing features using photos taken before the war. This mold would be added to the line of frozen grimaces drying on the walls and was used as a model.”

open to enable the wearer to speak... and smoke!

Although modern historians have questioned the benefits of such fragile, uncomfortable facial prosthetics, whose production never matched demand, these masks had a hugely positive psychological impact on disfigured soldiers. These men, often lonely and withdrawn, suddenly found the courage to return to public life or reconnect with their families. Some wrote moving letters to the sculptor, sharing news of their recovery, their wives, and their growing families. “Thanks to you, I can live again,” wrote Marc Maréchal, a member of a disabled veterans association in Castres, in Southern France. “Thanks to you, I am not hidden away at the back of an old hospital.”

“A Virtual Resurrection”

To promote the project, the American Red Cross shared photos taken before and after the work of Anna Coleman Ladd and her colleagues, which ●●●



included French artists Jane Poupelet and Robert Wlérick. The press was stunned. “[Wounded soldiers] now know [...] that if science has nothing more to offer, art can give them hope – and better still, the certainty of a virtual resurrection,” wrote *Le Petit Journal*. A few days later, a reporter from *La Petite République* visited the studio on Rue Notre-Dame-des-Champs and published the following front-page headline: “A Land of Marvels: Art to the Rescue of Charity.”

The Studio for Portrait Masks closed after some 100 prostheses were made and was transferred to Val-de-Grâce Hospital in October

1919. Meanwhile, Anna Coleman Ladd returned to the United States and her sculptures, but she never forgot the war. A nurse at a military camp in Iowa wrote to her asking for advice on how to make her own masks. And when she wasn’t making statues inspired by mythology, the sculptor was creating war memorials, such as her striking bas-relief *Night*. This commission from the veterans’ association in Manchester, Massachusetts, depicted a wounded body caught in barbed wire – a final tribute to the victims of war.

The masks of the *gueules cassées* have since gone down in pop culture history. In 1925, the Hollywood

adaptation of *The Phantom of the Opera* replaced the Venetian domino mask from Gaston Leroux’s original novel (1910) with a facial prosthesis. This accessory was later adopted by the musical when it arrived on Broadway in 1988. More recently, in his 2013 novel *The Great Swindle*, Pierre Lemaitre portrays a young, disfigured soldier who decorates his mask to create extravagant Surrealist art. When asked about her work in Paris and her faceless patients, Anna Coleman Ladd simply said: “They were never treated as though anything were the matter with them. We laughed with them and helped them to forget. That is what they longed for and deeply appreciated.” ■